Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 49 (1911)
Heft: 25

Artikel: Au vert !
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-207854

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

49me ANNÉE — N° 25. Samedi 24 juin 1911

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 *(1er étage).*
Administration *(abonnements, changements d'adresse),*
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : *Suisse,* un an, Fr. 4 50; six mois, Fr. 2 50. — *Etranger,* un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : **Canton,** 15 cent. — **Suisse,** 20 cent. **Etranger,** 25 cent. — **Réclames,** 50 cent. la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

En vente au Bureau du « Conteur »
Etraz, 23 (1er étage).

Causeries du « Conteur vaudois ». — Choix de morceaux français et patois, prose et vers, parmi les plus populaires. Illustrations de Ralph . . . . . Fr. 1 50
Favey, Grognuz et l'Assesseur, récit humoristique des aventures de trois Vaudois, à Paris, à Berne et Fribourg, pendant le Tir fédéral. Illustrations de Ralph et de J.-H. Rosen . . . . . » 2 50
La vilhe melice daô canton de Vaud, par C.-C. Denéréaz . . . . . » 1 —

ORPHÉE

Dans huit jours, le rideau du Théâtre du Jorat, à Mézières, s'écartera pour faire voir Orphée pleurant son Eurydice. On sait qu'Orphée est un personnage légendaire des temps héroïques de la Grèce, un chantre sublime, de qui les poètes disaient qu'aux accents de sa lyre les hommes farouches et les bêtes elles-mêmes s'attendrissaient, les pierres se mouvaient, les fleuves suspendaient leur cours, les arbres agitaient harmonieusement leur feuillage. L'époque assignée à son existence est le XIVe siècle avant l'ère chrétienne. Il prit part à l'expédition des Argonautes. Au retour de la conquête de la Toison d'or, il épousa la nymphe Eurydice, appelée aussi Agriope par quelques auteurs. Mordue par un serpent, Eurydice mourut.

Orphée la suivit jusque dans le séjour des ombres pour la réclamer au maître du ténébreux royaume; les portes infernales s'ouvrirent devant le poète et Pluton lui-même, attendri par ses chants, lui accorda de ramener cette épouse, si tendrement aimée, parmi les vivants. Mais il était défendu à Orphée de retourner la tête, de chercher à voir les traits d'Eurydice avant d'avoir franchi les dernières limites des enfers. Au comble du bonheur, il la prend par la main et l'emmène, sans chercher à la regarder. Mais elle, qui ignore à quelles conditions elle lui est rendue, le supplie de se tourner vers elle, veut le voir, et, finalement, refuse de le suivre. Orphée, anxieux, désolé, ne pouvant plus lutter, se retourne enfin; mais, à peine son regard a-t-il rencontré celui d'Eurydice, qu'elle tombe morte à ses pieds. Il ne put se consoler, et n'eut plus d'yeux pour les autres femmes. Dédaignées par lui, les bacchantes le mirent en pièces sur les bords de l'Hèbre.

Les aventures d'Orphée et d'Eurydice ont inspiré les plus grands poètes, ainsi que les peintres et les statuaires les plus célèbres.

Gluck écrivit sa partition d'*Orphée aux enfers* en 1764. Cet opéra obtint d'emblée un succès considérable. Il renferme nombre de morceaux rangés parmi les chefs-d'œuvre de la musique, notamment l'air incomparable :

J'ai perdu mon Eurydice,
Rien n'égale ma douleur,

à propos duquel toutes les formes du langage ont été épuisées pour louer la stupeur, la passion, le désespoir que l'artiste y a exprimés.

Orphée aux enfers a été remanié à plus d'une reprise pour le mettre soi-disant au goût du jour. Les délicats, les vrais artistes ont toujours déploré ces changements; aussi saluent-ils avec joie la tentative du Théâtre du Jorat, qui leur permettra d'entendre l'œuvre de Gluck dans son intégrité, dans toute sa beauté primitive.

De même que d'autres chefs-d'œuvre, *Orphée aux enfers* a été parodié en un opéra-bouffe dont la musique est d'Offenbach. Ce fut même la première en date des œuvres de ce genre. Il fut représenté tout d'abord à Paris en 1858. On y voit Orphée transformé en maître de violon et courant le cachet, tandis que sa femme, qu'il n'aime guère d'ailleurs, le trompe à la fois avec un fabricant de miel, qui n'est autre que Pluton déguisé, et avec Jupiter. Le maître des dieux se transforme en mouche pour pénétrer dans la chambre d'Eurydice. L'infidèle a encore un autre amant dans la personne d'un ancien roi de Béotie, appelé John Styx, *domestyx* de Pluton. Au moment où Orphée ramène des enfers sa femme Eurydice, malgré lui et malgré elle, il reçoit de Jupiter un coup de pied olympien, qui l'oblige à se retourner. Et la pièce se termine par un cancan échevelé, dansé par les dieux et les déesses.

Cette parodie, grâce à la musique endiablée d'Offenbach, obtint un succès considérable. Mais la beauté de l'œuvre que va jouer Mézières, avec le concours des premiers artistes de Paris, n'en fut pas diminuée, loin de là. *Orphée aux enfers* de Gluck demeurera une des productions les plus parfaites du génie musical. Il attirera au Théâtre du Jorat tous ceux qui se piquent d'être sensibles aux sublimes harmonies, et peut-être aussi nombre de maris et de femmes simplement touchés par le rare exemple d'amour conjugal donné par Orphée et qui se jurent de faire mentir le mot de Petit-Senn :

« Pour un Orphée qui fut chercher sa femme aux enfers, combien de veufs, hélas! qui n'iraient pas même en paradis s'ils pensaient y retrouver la leur! »

LETTRE D'UN MORT

En juin 1712, un sieur Jacques Nicolai, prosélyte romain, fut exécuté à Lausanne pour avoir commis dans cette ville un assassinat. Le meurtrier était le neveu d'un évêque résidant à Rome. Quelques instants avant d'aller au supplice, il écrivit à son oncle une lettre dont la copie figure aux archives de Lausanne. Cette missive, rédigée en assez mauvais italien, porte comme suscription : « A Monsr Illmo Monsigr Nicolai, vicario di S. Pietro di Roma. » En voici la traduction :

« Ces deux lignes vous apprendront dans quels sentiments je vous annonce que je suis mort. J'ai trépassé dans la vraie foi de notre Seigneur Jésus-Christ, et j'espère que par la grâce de son infinie bonté et du sang qu'il a répandu pour moi, pécheur, il m'accordera le salut de mon âme. Je suis mort à Lausanne, ville du canton de Berne, où est professée la vraie foi, et je reconnais que Dieu a voulu m'arracher à Rome pour me sauver et que tout ce qu'Il fait, Il le fait pour le salut de mon âme. Ainsi soit-il de vous, mon cher oncle.

» Votre neveu,
» Giacomo Marini Nicolai. »

Au vert ! — L'autre jour, sur une de nos promenades, un père grondait son enfant qui se traînait sur la pelouse.

— Veux- tu bien venir ici, François, tu vas verdir tout ton pantalon dans l'herbe ?

Le brave homme, en disant cela, ne se doutait pas que le banc sur lequel il se trouvait était tout fraîchement peint.

Kikeriki ! Cocorico ! — Le père Machin, qui a le tort, on le sait, de fêter un peu trop la bouteille et qui souvent rentre au logis au petit jour, est presque toujours trahi par le chant des coqs.

— C'est pourtant embêtant. Chaque fois que je rentre à la maison ces charrettes de bêtes se mettent à chanter.... Oh ! bien sûr qu'elles me prennent pour... l'aurore.

AU PAYS D'AJOIE

Nous recommandons encore à ceux de nos lecteurs qui prennent intérêt aux patois, un tout petit volume dont nous avons eu déjà occasion de leur dire beaucoup de bien. Il est intitulé : *Historiettes patoises amusantes,* dédiées aux « Amis de la gaîté ». Son auteur signe : « L'Ermite de la Côte de Mai » et ses éditeurs sont MM. Grobéty et Membrez, à Delémont. C'est dire qu'il s'agit du patois du pays d'Ajoie.

Voici la première histoire de ce petit livre. Elle a pour titre :

Le moyen de démarier.

Ecoute, écoute Djoset, çoli ne s'rait pu dinche allay! C'nâpe enne vie qu'te moennes. Po l'aivaintaidge des dous, ai fârait nos séparay. »

Ç'â ço que diait en son hanne, enne boine véye de tchie no qu'était, comme taint d'âtres, bi sôle d'être mairiay. Stu ci, que n'était pe gâtche, lai prangné â mot. « Ai bin, Baibelé, d'aicoë; nos vlan allay tot content en la tiure po no démairiay. »

C'était tchu le soi : le bon tiurie se promenait dain son tieutchi. Mes dous véyes airivant clopin clopant. Lai fanne qu'aivait lai moyoue langue prend lai parole : « Monsieu le tiurie, no venian voi se vô ne vorin pe aivoi la bontay de nos démairiay. Nos sont d'aicoë to les dous, ai peu ce serait po note bonheur. En demoraint ensaimbie, nos ne manquerin pe de nos damnay les dous. Çoli ne vait pu entre nos. »

— A-ce po to de bon, Baibelé?

— Bin tchure, Monsieu le tiurie.

— Vô n'ai ran contre, Djoset?

— O non, chire; ai m'aitairdge bécô d'être enne fois mon maître.